

au passage, se jeter sur elle en poussant un cri et remonter ensuite en la tenant dans leur bec.

Le vieux prêtre jeta un long regard autour de lui, puis, enfonçant son chapeau sur sa tête, il aspira fortement la brise de mer qui le frappait au visage.

Il traversa d'abord le jardin du cottage. Les fleurs d'Ellen étaient fermées, et les fougères qui croissaient sur les murs et d'où venait le nom de la maison, Fern-Cottage, tremblaient au vent comme les feuilles de saule. Le curé ouvrit la barrière qui fermait le jardin, et il se trouva dans un sentier qui conduisait au village.

Des pins le bordaient de temps à autre, et leurs aiguilles mortes, tombant sur le sol, y avaient formé un tapis qui criait sous le pied ; leurs ombres, qui prennent des formes si fantastiques au clair de la lune, se dressaient comme de grands bras tordus, et changeaient constamment d'aspect.

Le curé de Dumborough, qui connaissait le chemin de longue date, marchait sans regarder devant lui, et ses souliers à boucles se posaient avec sûreté sur le sentier que la pluie avait rendu glissant. Ses grands pas le rapprochaient vite de son but ; il allait, le corps un peu penché en avant, la tête baissée, et ses cheveux d'un gris d'argent voltigeaient autour de sa tête. Il avait les traits accentués et forts ; ses grands yeux bleus, creusés au fond de sourcils épais et rudes, avaient une expression de douceur évangélique qui appelait la sympathie ; son front était élevé, son nez long et assez large, et sa bouche, très finement dessinée, souriait avec bonté. Il était d'une maigreur excessive ; rude pour lui-même, il ne craignait ni le froid, ni la chaleur, ni la pluie, ni l'orage ; mais quand il s'agissait de ses paroissiens, il trouvait dans son cœur une tendresse de père, et bien souvent on l'avait vu pleurer avec eux, ou aider les pauvres dans leurs travaux. C'était le secret de l'affection profonde que les pêcheurs lui avaient vouée.

En ce moment, le cœur du bon prêtre souffrait pour la pauvre Ellen, et, pendant qu'il marchait en réfléchissant, sa pensée se traduisait de temps à autre par des mots entrecoupés :

“ Pauvre enfant ! . . . Seule au monde ! . . . et si jeune ! . . . quels dangers autour d'elle ! . . . ”

Et il continuait sa route à grands pas.

Puis il reprenait en poursuivant sa pensée :

“ Que va-t-elle devenir ? . . . Sa mère n'était pas riche . . . elle n'a aucun parent . . . ”